

MAXIME ROVERE

Se vouloir du bien et se faire du mal

Philosophie de la dispute



Flammarion



DU MÊME AUTEUR

Spinoza, Méthodes pour exister, CNRS Éditions, 2010 ; 2^e édition, 2013.

Le Clan Spinoza, Amsterdam, 1677, l'invention de la liberté, Flammarion, 2017 ; Champs, 2019.

Que faire des cons ? Pour ne pas en rester un soi-même, Flammarion, 2019 ; Champs, 2020.

L'École de la vie, Érotique de l'acte d'apprendre, Flammarion, 2020 ; Champs, 2021.

MAXIME ROVERE

Se vouloir
du bien
et se faire
du mal

Philosophie de la dispute

Flammarion

ISBN : 978-2-0802-9591-0
© Éditions Flammarion, 2022

INTRODUCTION

*Did I disappoint you ?
Or leave a bad taste in your mouth ?
You act like you never had love
And you want me to go without*

U2, *One*

Elle se produit souvent comme en plein paradis : là, au bord d'un paysage, au cours d'une promenade, lors d'un week-end, dans un repas de fête ou pendant un moment qu'on espérait privilégié... Voilà qu'on s'embrouille. Plus étrange qu'un tremblement de terre fissurant le sol, la dispute a surgi, laide, hirsute, inacceptable. Une révélation choc, une phrase qui dérange, une réponse qui dérape, un vieux conflit qui reparait, une attitude sempiternelle – bientôt les oiseaux ne chantent plus, le dessert n'a plus de

goût, la promenade n'a plus de sens. Tout est gâché.

En un sens, pourquoi s'en effrayer ? Les conflits font partie de la vie. Aucune relation entre des êtres humains ne pourrait se déployer indéfiniment sans rencontrer de turbulences. Pourtant, cela ne signifie pas que nous puissions nous satisfaire des souffrances que nous endurons, ni nous réjouir des peines que nous nous infligeons les uns aux autres, surtout quand on s'aime. Au fond, n'est-il pas étrange que l'humanité ait déployé assez d'intelligence pour mettre au point des machines qui explorent Mars ou qui dépassent les capacités calculatoires de leurs concepteurs, mais pas de comprendre pourquoi et comment un bouchon mal vissé peut encore devenir un sujet de discorde ? En nous retournant sur des querelles passées, ne sommes-nous pas saisis d'avoir vécu des émotions si intenses, des échanges si terribles, pour ce qui apparaît souvent comme ridicule ou évitable ? Et que dire des cas les plus graves, des amis qui se déchirent, des enfants qui rompent avec leurs parents (ou l'inverse), des divorcés fâchés ou des cousins qui montent leur entourage les uns contre les autres ?

Il existe un élan en chacune, en chacun d'entre nous pour améliorer les choses et pour

INTRODUCTION

apaiser les tensions, même si cela implique de nous poser des questions qui nous remettent en cause. Toute la difficulté est de déterminer quelles sont au juste ces questions, celles qui nous déplaceront efficacement au lieu de nous faire tourner en rond, celles qui pourraient nous transformer une fois pour toutes ou, pour être plus réaliste, nous orienter vers le mieux. Cet élan qui définit la *bonne volonté*, c'est-à-dire le désir de se défaire de ses entraves, d'obtenir et de répandre la paix en soi et autour de soi, a été longtemps central en philosophie ; rien n'empêche qu'il le redevienne. Lorsqu'elle y prend sa source, la discipline qu'on nomme « éthique » peut améliorer notre façon de naviguer à travers la vie de manière tangible, à condition de se garder des jeux d'esprit et des exercices littéraires. En faisant confiance à la manière dont notre intellect et notre sensibilité peuvent dialoguer l'un avec l'autre, nous pouvons avancer activement ensemble, malgré la diversité de nos expériences. Cela suppose de suivre attentivement l'articulation d'idées qui éclairent les événements qui nous arrivent et qui leur donnent aussi leur forme. Voilà pourquoi mieux comprendre ce genre d'expérience, c'est aussi modifier la manière dont on les vit.

Bien sûr, l'effort pour devenir civilisés n'est pas uniformément développé, ni accessible à tous sous la même forme. Il existe peut-être des brutes qui n'ont aucun désir de se remettre en cause, des êtres foncièrement malveillants, des blocs d'indifférence auxquels les épreuves de la vie ne permettent pas de développer la moindre capacité à la réflexivité et au travail sur soi. Les questions qu'ils soulèvent, comme l'existence d'un plaisir à infliger la douleur ou à faire souffrir les plus faibles, ont une dimension politique et sociale qui les place au centre du débat public. Mais, pour cette raison même, le surgissement de la violence physique marque à mes yeux une limite où il n'est plus question de dispute : l'éthique doit alors laisser place à une approche sociale du cycle des violences, associée à une action politique destinée à trouver les moyens de le briser.

Réfléchir sur les disputes, c'est donc refuser de considérer seulement les cas les plus tragiques pour regarder en face des formes de cruauté et d'autodestruction dont nous avons toutes et tous plus ou moins l'expérience, mais qui reçoivent, elles aussi, leur forme de nos sociétés. Il existe des relations inégalitaires entre les hommes et les femmes qui font que dans un couple, une famille ou un groupe d'amis,

les disputes ont des formes dissymétriques : en particulier, ce sont presque toujours (mais pas *toujours*) les hommes qui basculent dans la violence ou qui s'enferment dans des postures tyranniques, pendant que les femmes s'enferment plus souvent (mais pas *toujours*) dans des silences ou des compromis où elles se renient elles-mêmes. De la même manière, entre les aînés et les cadets, entre les plus ou moins fortunés, entre les « blancs » et les « autres », la dimension sociale des interactions détermine la morphologie des disputes. Une approche éthique et non seulement sociale ou politique est d'autant plus indispensable qu'elle permet de dissiper le pessimisme que peuvent inspirer ces déterminations. La pratique de la philosophie permet d'éprouver par sa propre expérience que la bonne volonté, lorsqu'elle s'exprime comme une force en action et ne reste pas qu'un mot, nous donne une prise palpable sur la réalité – y compris sur nous-mêmes. Cette pratique, qui consiste à mettre sa propre expérience à l'épreuve des concepts, montre que nous ne sommes pas des marionnettes passivement manipulées par des déterminismes sociaux ou psychologiques auxquels nous ne pourrions rien. Au contraire, même s'il ne concerne pas également tout le monde,

l'élan de la bonne volonté joue un rôle essentiel dans le processus de civilisation des humains. L'éthique apparaît alors d'autant moins comme une affaire privée qu'elle pose la question de nos interactions à toutes les échelles ; elle n'appartient pas plus à la sphère domestique que n'importe quelle autre action impactant les systèmes où se déploient nos vies.

Comment donc, en dépit de leur bonne volonté, des personnes qui se veulent globalement du *bien* peuvent-elles se faire du *mal* ? Qu'est-ce qui les y amène ? Là se trouve le mystère des disputes. Si on les définit comme des conflits entre ceux qui s'aiment, il faut admettre qu'elles ont un aspect contradictoire. Par quel biais des tensions aussi grandes, aussi incontrôlées, peuvent-elles s'inviter entre ceux qui souhaitent (au moins théoriquement) se donner de l'amour et seulement de l'amour ? Comment les échanges proprement destructeurs qui se produisent entre collègues, entre amis, entre amants ou entre membres d'une famille peuvent-ils à ce point occulter et parfois anéantir ce que leurs relations comportent d'affection, d'empathie et de bienveillance ? Les querelles vraiment blessantes, celles qui laissent derrière elles les traces les plus profondes, viennent précisément des personnes avec lesquelles

on vit l'intimité la plus intense. Plus on s'aime, mieux on se déchire.

Il semble, pour commencer, que ce paradoxe procède d'une certaine idéalisation de ce qu'est l'amour. Bien sûr, les formes d'attachement entre humains sont si multiples qu'on pourrait soutenir qu'elles sont incommensurables : ni la nature de la relation ni les difficultés qu'elle soulève ne sont les mêmes selon qu'on parle d'une bienveillance entre collègues ou d'une passion entre amants. Mais ce qui m'intéresse est ceci : quelle que soit sa forme, on a tendance à concevoir le lien d'amour comme intrinsèquement positif. Cette tendance vient du fait que ce sont les moments heureux qui nous font prendre conscience que l'on s'aime bien ou que l'on s'aime tout court. Pourtant, l'idéalisation favorise une représentation artificiellement purifiée de l'amour, d'ailleurs alimentée par les images que charrient toutes sortes de traditions artistiques et théologiques. Pendant ce temps, les turbulences de l'amour, les conflits qui caractérisent les relations humaines réelles sont cachés sous le tapis. C'est ainsi que nous finissons par nous convaincre que nos relations fonctionnent « mal », du fait que nous souhaiterions les vivre dans une

positivité caricaturale, isolées de leurs effets jugés indésirables.

Pour lutter contre cette part d'ombre, beaucoup de donneurs de leçons aiment parler de vertus qu'ils décrivent en détail : l'écoute, l'ouverture, l'acceptation de l'autre, la patience, la douceur, la générosité, la bienveillance, etc. Ils finiraient par nous convaincre qu'on n'y avait jamais pensé. Mais, dans la vie quotidienne, les disputes surgissent principalement *contre* notre gré ; on s'y engage presque toujours à reculons. Dans ces conditions, à quoi bon nous faire honte de nos souffrances et de nos maladresses ? Est-ce qu'on acquiert des qualités en s'accusant de ses propres défauts ? Par contraste, mon intuition est la suivante : s'il se dit ou se fait des choses laides ou méchantes au cours d'une dispute, c'est parce que ces choses ne viennent pas exactement des individus. Elles s'expliquent par des échanges qui leur « échappent », littéralement. Ils prononcent des paroles qu'ils regrettent après les avoir dites, ils font des gestes incontrôlés, ils se lèvent brusquement, partent en claquant la porte pour revenir aussitôt, et ainsi de suite. Tout cela montre que, lorsqu'un échange « part dans le décor », c'est que les événements, paroles, actes propres aux disputes ne procèdent

plus des individus eux-mêmes, qu'on ne peut plus les considérer comme des actes accomplis par des êtres responsables auxquels la liberté serait donnée une fois pour toutes. Pour comprendre une dispute, il faut plutôt la rapporter à des interactions qui, parce qu'elles s'alimentent les unes les autres de manière circulaire, peuvent s'émanciper de leurs agents, se retourner contre eux et soulever leurs propres forces contre leurs propres intérêts. Aussi curieux que cela puisse paraître, nos interactions profitent alors de conditions favorables pour développer leurs propres logiques, indépendamment des personnes impliquées.

Voilà pourquoi l'étude des disputes ne peut en aucun cas se satisfaire de la « morale » habituelle : les conflits entre ceux qui s'aiment montrent combien nos propres actes peuvent nous surprendre et nous dépasser, autrement dit s'émanciper de nous et dépendre de tout autre chose. Si l'on veut espérer les comprendre, il convient de les aborder comme des interactions circulaires, dont les agents se trouvent parfois entièrement prisonniers.

Au reste, une éthique fondée sur cette étrange autonomie des interactions ne peut formuler aucune prescription incitant à « surmonter » l'expérience des disputes, à en « apprendre » immédiatement ou à en « faire » nécessairement

« quelque chose ». Les leçons de la vie ne réclament pas des élèves appliqués tirant la langue consciencieusement, montrant aux autres comme ils savent bien faire la paix, bien faire le deuil, bien faire le bien, etc. Le propos de l'éthique est tout autre. Il consiste à utiliser les mots les plus simples et les concepts les plus affûtés pour faire mouvoir la manière dont nos propres interactions s'organisent en nous, afin qu'elles agissent les unes sur les autres un peu différemment. Comme on va le voir, les contrastes, les obstacles et les blocages de l'existence humaine suffisent alors à formuler leurs propres défis. Ils n'ont besoin d'aucune morale pour être relevés : ils s'imposent comme des nécessités systémiques que l'on ne peut pas esquiver, sinon au prix de les voir revenir indéfiniment, encore et encore, jusqu'à ce qu'on soit enfin prête ou prêt à y faire face.

PRÉAMBULE

Sommes-nous trop sensibles ?

Un verre qui se renverse, des clés qu'on ne trouve pas, un ton qui agace, une manière de regarder... Les disputes les plus graves comme les plus superficielles peuvent naître de n'importe quoi. N'importe quelle étincelle, même ridicule, peut mettre le feu aux poudres et engendrer les interactions négatives qui les définissent. Les mots prennent alors une tonalité dissonante, les gestes deviennent plus brusques, le ton plus sec... En peu de temps, quelques échanges de plus en plus irritants donnent forme à un tourbillon qui, s'il n'est pas étouffé, peut dégénérer en un fantastique ouragan. Propulsés hors d'eux-mêmes, tous les agents finiront par dire des choses qu'ils pensent et d'autres qu'ils ne pensent pas, puisant de quoi alimenter le conflit dans un passé lointain ou dans des détails minuscules. À force

d'agglomérer tout ce qui leur passe par la tête, il n'y aura bientôt plus aucune commune mesure entre la cause et les effets : l'étincelle de départ et la catastrophe d'arrivée n'auront plus aucune proportion. Autrement dit, l'intensité de la cause et l'intensité des effets ne seront plus corrélées.

Dans la vie quotidienne, cette décorrélation nous fait souvent penser que « c'est vraiment trop bête », que « ça n'aurait pas dû arriver », etc. Cette manière de déplorer les événements est un premier indice de bonne volonté. Pourtant, tant qu'elle reste confinée au registre des regrets et de la honte, elle nous diminue nous-mêmes et les autres avec nous. En nous apitoyant, nous cherchons surtout des coupables à blâmer et des victimes à consoler. Bien sûr, le repentir a ceci de bon qu'il engage une prise de conscience ; mais il nous empêche d'étudier dans quels embarras nos interactions sont allées s'emmêler et, en ce sens, il nous retient d'avancer.

Une autre impasse consiste à croire qu'un excès de sensibilité expliquerait la fragilité ou la disponibilité de certaines personnes aux disputes. L'idée que l'on puisse être « hypersensible » ou « pas assez sensible » fournit une variante à la culpabilisation de soi et des autres :

elle consiste à refuser la dimension naturelle et logique des querelles en les situant en dehors d'une norme ou d'une moyenne où nous devrions toutes et tous nous situer. Mais enfin, comment peut-on se blâmer d'être « trop » sensible, alors que c'est par là que l'existence révèle tout son relief et que la beauté de la vie prend son sens ? Ne serait-il pas plus fécond de considérer que tous les individus humains sont sensibles, même s'ils ne le sont pas aux mêmes choses ? Ne sommes-nous pas des êtres si extraordinairement complexes qu'aucune science, ni même la totalité de nos sciences, n'est encore parvenue à nous cerner ? Nous sommes susceptibles d'être étudiés par notre morphologie, notre physiologie, notre neurologie, notre chimie, notre psychologie, notre génétique, mais aussi du point de vue de mouvements historiques, sociologiques, linguistiques, symboliques, et ainsi de suite, à perte de vue. Du fait de leur nombre et de leur diversité, les interactions qui définissent l'humanité font de chaque individu un système qui évolue en permanence. Or, le principe d'un système est qu'une modification d'un de ses éléments engendre des changements chez tous les autres, qui en retour agissent sur lui.

Si nous voulons commencer à nous comprendre nous-mêmes, il vaut donc la peine de

recourir à tous les moyens rationnels dont nous disposons pour aborder les systèmes. Au cours de cette étude, on verra donc converger plusieurs innovations qui ont bouleversé les sciences au cours du XX^e siècle, encore largement inexploitées par les spécialistes d'éthique. On mobilisera notamment la notion de système dynamique capable de s'autoréguler qui est au fondement de la cybernétique, ou encore celles d'effets émergents et de causalité circulaire issues de la théorie de la complexité. Comme on le verra, les notions issues de ces disciplines ne compliquent pas du tout l'étude de notre quotidien, au contraire, elles permettent d'éclairer simplement des expériences qui, sans elles, paraissent assez mystérieuses. Ainsi, lorsqu'une contrariété professionnelle nous chagrine dans l'après-midi, il est difficile d'empêcher qu'elle n'ait des effets le soir, sitôt qu'une chambre ou une vaisselle à ranger font déborder le vase. Cela montre que nos systèmes sont d'autant plus instables que nos interactions sont très nombreuses, très hétérogènes et se déploient dans toutes les dimensions. Comme elles ne cessent d'interférer entre elles, elles engendrent des anomalies et des effets-retours parfois productifs, parfois destructeurs : le système tout entier peut être désorganisé par presque rien.

Sur ces fondements, l'absence de proportion entre cause et effets n'apparaît plus tellement surprenante. Elle est connue et étudiée depuis longtemps comme une propriété des systèmes qu'on nomme chaotiques. Le premier à en avoir élaboré la théorie, Henri Poincaré (1854-1912), avait assez de compétences en mathématiques et en astrophysique pour croiser habilement les deux, avant qu'un nouvel élan ne soit donné à ses idées par les météorologues. Dans un article de 1972, le physicien Edward Lorenz (1917-2008) se demanda à quelles conditions un battement d'ailes de papillon au Brésil pourrait soulever une tornade au Texas : il démontra que, comme Poincaré l'avait prouvé pour les corps célestes, il n'y avait rien de contradictoire à rapporter un effet gigantesque à une petite cause lointaine et ridicule. Depuis, on parle de l'« effet papillon » pour désigner l'absence de proportion entre les causes et leurs effets ; c'est le principe fondamental de la théorie du chaos, qui désigne la condition de systèmes où le déterminisme des causes ne s'exerce pas d'une manière *nécessaire*, comme dans les causalités classiques (où une cause produit un effet qui lui est proportionnel), mais de manière aléatoire, ce qui signifie que le rapport entre la cause et l'effet dépend d'*aléas* extérieurs à eux.

Par exemple, lorsque quelqu'un éclate de rire en voyant votre costume de soirée, cela peut vous faire mourir de honte, ou vous fâcher, ou vous faire rire, ou encore vous faire tranquillement changer de pantalon : cela dépend de conditions très nombreuses, très fines, dans lesquelles ce rire est perçu. Lorsque les conditions d'une cause sont trop fines et trop nombreuses pour être étudiées, on considère que ses effets sont littéralement imprévisibles, et l'usage des probabilités permet d'étudier le phénomène comme aléatoire sans se perdre dans le détail. Il suffira de considérer que cette cause peut produire différents effets selon les conditions initiales où elle s'exerce.

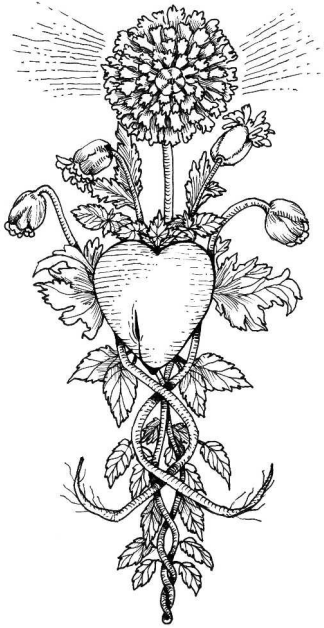
Les disputes offrent donc un terrain extraordinaire pour aborder les comportements humains en tenant compte de leurs aspects les plus surprenants, ceux que les conceptions contemporaines de la causalité peuvent éclairer d'une lumière éclatante. Comme on va le voir, leur arsenal conceptuel devient très facile à manier dès lors qu'on se concentre sur les *interactions*, autrement dit sur les actions et les réactions qui forment à tout instant le tissu de notre expérience ; certaines sont banales et concrètes, d'autres sont plus subtiles, mais elles forment toutes des boucles qui ne cessent de

PRÉAMBULE

rétroagir sur les agents et d'interférer entre elles. En suivant les interactions du doigt jusque dans nos échanges les plus douloureux, la joie de les comprendre est d'autant plus vive qu'en leur accordant son attention, toute son attention et rien que son attention, on voit se modifier la manière dont on voit le monde et dont on réagit soi-même. Telle est l'expérience que propose ce livre.

I

Comment surmonter les tensions ?



*You ask me to enter but then you make me crawl
And I can't be holding on to what you got
When all you got is hurt*

U2, *One*

Toute dispute constitue une crise pendant laquelle la relation souvent satisfaisante que nous entretenons avec celles et ceux que nous aimons devient soudain *très* insatisfaisante. Cette crise se signale par des échanges agressifs qui soulèvent rapidement des émotions incontrôlables.

Cette partie se propose donc d'éclairer ces moments critiques. Elle commence par décrire des échanges faciles à observer, puis considère la manière dont les disputes révèlent le fonctionnement de notre conscience. La perte de contrôle que l'on expérimente alors apparaîtra sous un jour nouveau, moins dramatique. En effet, les crises ne réclament rien d'autre que des déplacements de l'attention, auxquelles elles nous exercent et nous contraignent. Bien que cette pratique requière beaucoup d'efforts et

SE VOULOIR DU BIEN ET SE FAIRE DU MAL

d'entraînement, on peut d'autant moins y échapper qu'elle constitue, ni plus ni moins, l'épreuve de notre liberté.